

mais plus il évolue, plus il se détache de cette idée et plus il s'y oppose. Il reconnaît qu'il y a quand même des lieux où le débat politique est plus facile parce qu'il y existe une communauté de vues. C'est à cette échelle-là que doivent se concrétiser les formes républicaines de politique, qui vont pacifiquement, selon lui, entrer en rapport les unes avec les autres. On voit là le géographe qui pense, qui prend acte de l'existence de nations. Donc, d'une certaine façon, il semble proche de Fichte d'une certaine façon; mais plutôt que de faire comme lui et d'enfermer tout le politique dans la nation, Kant considère que celle-ci constitue seulement un niveau dans lequel la politique républicaine peut s'épanouir de façon privilégiée.

Entretien animé par Jacques Lolive.

Benedikte Zitouni

L'écologie urbaine : mode d'existence ? mode de revendication ?

L'écologie urbaine des écoles de Chicago et de Los Angeles oblige à penser une science de la maisonnée fondée sur les attachements, sur les solidarités de fait entre les vies, ni animales ni humaines, qui composent un territoire.

Le 27 juin 1969, les Young Lords¹ lancent leur première offensive à New York : armés de balais, ils nettoient l'*el barrio*, ghetto Porto Ricain du East Side, dont les rues regorgent de saletés, de déchets non collectés, de vitres et de décombres éparpillés et dont l'air est envahi « d'une odeur de poubelles, aux arômes et puanteurs variés » (Gandy, 2002, 165).

Lorsque la lutte s'emballe, les ordures deviennent des mascottes et des alliées : barricades et batailles de poubelles ont lieu tout au long de l'été jusqu'à ce que la municipalité accepte de remplir ses obligations.

Quand un homme montre du doigt une poubelle, se lie à elle et dit « voilà ce que je deviens », c'est la pensée écologique elle-même qui se radicalise : (1) l'environnement, l'*el barrio*, notre enveloppe urbaine nous composent, corps vivants que nous sommes ; (2) l'identification « poubelle – homme » met en scène un processus de vie et de mort, d'épanouissement et

■ Les Young Lords sont affiliés au mouvement du même nom (initialement un gang) et aux Panthères Noires à Chicago. Leur action à New York porte de 1969 à 1972. Voir : 1971, Palante, photos de Michael Abramson et essais des Young Lords; 1971, El Pueblo se levanta, documentaire de Newsreel ; 1973, Pedro Pietri, Puerto Rican Obituary; 1996, Palante, Siempre Palante! The Young Lords documentaire de Iris Morales.

d'aliénation, de croissance et de déchéance. *La Nécrologie Porto Ricaine* (1973), poème de Pedro Pietri, témoignage célèbre de la lutte New Yorkaise, trace, elle aussi, ce processus pour cinq habitants fictifs du *el barrio*:

Juan
Miguel
Milagros
Olga
Manuel
*From the nervous breakdown streets
Where the mice live like millionaires
And the people do not live at all
Are dead and were never alive*
(idem 151)

Envisager une voie « biotique » dans l'écologie urbaine ouvre des horizons insoupçonnés à l'action et à la recherche. Car s'y configurent un plan de revendication radical (la justice est affaire de déploiement et d'épanouissement de corps vivants exigeants) ; un mode d'existence renouvelé (les citadins pensent explicitement leurs agencements au reste du biotope) ; une recherche académique osée (les chercheurs embarquent dans la ville tous les organismes vivants et leurs enveloppes). Cette ville biotique, d'autres que les Young Lords, d'autres que nous, l'ont exploré, dans l'arène académique, et lui ont donné des noms variés: «toile des vies», « ville trans-espèces», « zoöpolis»,...

J'explorerai deux aventures intellectuelles qui ont accouché de ces notions, l'une à Chicago la veille de la Deuxième Guerre Mondiale, l'autre à Los Angeles aujourd'hui. «Aventures» parce qu'elles sont motivées par des ambitions intellectuelles, suscitées par des préoccupations politiques et inspirées par l'actualité médiatique. Mais aussi parce qu'elles permettront, je l'espère, d'envisager des nouvelles possibilités pour l'écologie urbaine.

La toile des vies : une notion oubliée

En sociologie, les termes « écologie urbaine » renvoient directement à l'Ecole de Chicago de l'entre-deux-guerres, un corpus de recherches qui parvient à filer entre la mécanique physique et l'artifice politique et à envisager la ville comme celle dont les agencements ne peuvent être refaçonnés au seul gré des bonnes volontés, des savoirs objectifs ou des décrets politiques. La ville « organique » est créée dans les mouvements,

distributions et interactions des entités mobiles que sont les hommes, eux-mêmes pris dans les liens avec les objets et territoires qui façonnent leurs actions. Chaque gang de Chicago est dès lors nécessairement un « *gangland* » ou « complexe situationnel » ; chaque « *hobo* » (ouvrier des chantiers américains à la frontière) trace dès lors le « *hobohemia* », système reliant certaines rues, pratiques et lieux de rencontres ; chaque quartier est dès lors traversé de territoires hétérogènes, invisibles ou indifférents les uns vis-à-vis des autres.

Mais on ignore souvent l'existence de la « toile des vies », perspective altérée que Robert Park, figure de proue de l'Ecole de Chicago, élabore pendant les dernières années de sa vie, de 1936 à 1942². Le geste est simple : descendre d'un cran le point de vue sur la ville, passer des mouvements et interactions entre hommes, objets et territoires à *toutes les associations entre organismes vivants*. Source d'inspiration ? Darwin. Evénement instigateur ? La crise de l'ordre mondial.

Plus que jamais, Park est convaincu que l'ancien monde disparaît : l'Empire Britannique agonise et les relations politiques européennes se gâtent ; la guerre qui s'annonce semble totale, psychologique, utilisant la propagande et ciblant même les citoyens ; les mobilités globales augmentent en flèche mais les Etats-Unis se replient sur eux-mêmes et ferment leurs frontières ; les technologies de communication et de mobilité retissent les liens entre les hommes et les re-territorialisent ; les inventions scientifiques se succèdent sans que leur apport soit mesuré ou débattu. C'est l'avènement de la Société Moderne dont les villes sont l'épicentre, pense Park. Mais quelle est la nature humaine qui émergera de ces changements d'environnements (rappelons ici le credo de Chicago – en créant la ville, l'homme s'est recréé lui-même) et à quelles fins seront mobilisées les avancées matérielles et scientifiques ? Comment créer les conditions d'une action commune et tenir ensemble les diverses parties de la modernité sans cadenciser les énergies créatrices et émancipatrices que celle-ci a libérées ? Finalement, comment créer une solidarité qui ne s'arrime pas aux accords politiques, trop fragiles pour la soutenir, ou aux injonctions morales, trop artificielles pour la remplir (car on sait en 1942 que « *la liaison de l'argent n'a pas suffi, ni celle du « vote » d'ailleurs, pour garantir la solidarité* » (Park, vol. 3, 327) ?

² Six articles de Park, tous repris dans *The Collected Papers* (voir Œuvres citées), sont concernés : 1936, « Succession, an ecological concept », *American Sociological Review* ; 1936, « Human ecology », *American Journal of Sociology* ; 1939, « Symbiosis and Socialization », *American Journal of Sociology* ; 1940, « Physics and Society », *Canadian Journal of Economics and Political Science* 1941, « War and Politics », *American Journal of Sociology* ; 1942, « Modern Society » in : *Biological Symposia* Lancaster, Penn : The Jacques Cartell Press.

D'abord Park se tourne vers l'anthropologie. Celle-ci permet d'envisager un « tout intégré » dont les parties sont interdépendantes, caractéristique première de la société moderne naissante. Elle permet de reconnaître la force d'agencement des superstitions, sentiments, croyances et imaginations et ainsi de comprendre les modernes qui se lient « non pas seulement par des objectifs rationnels ou par des lois, constitutions et contrats, mais par des sentiments et loyautés, sentiments qui, à force d'être employés et répétés, se sont matérialisés dans les habitudes des individus » (idem, 318). Finalement, elle permet de développer un type de connaissance qu'on acquiert lorsqu'on est en prise avec le monde, baigné dans celui-ci, une connaissance d'« observateurs curieux des interactions entre les hommes » (idem, 317) capable de saisir la complexité moderne et de refaçonner les agencements qui résistent aux sciences sociales mécanistes et spécialisées.

Une théorie élargie des associations

Park veut donc fonder une science sociale « inclusive » qui serait située au niveau des associations premières entre les hommes, là où existe une solidarité quasi organique. Cette ambition, que l'anthropologie seule n'est pas capable de relever, trouvera son envol grâce aux sciences de la vie darwinistes, auxquelles Park emprunte la notion de la « toile des vies » (*web of life*), « un vaste système de vies interconnectées et interdépendantes, liant entre eux tous les organismes vivants, aussi bien les plantes que les animaux » (Park, vol. 2, 145).

« Dans ce monde moderne et mobile où le temps et l'espace sont en partie abolis, tout semble, comme jamais auparavant, en mouvement, hommes certes mais aussi l'ensemble des organismes mineurs jusqu'au plus petit microbe. » (idem, 149). Microbes qui voyagent, comme les hommes, en avion. Avions qui répandent la guerre sur tous les continents. « Et dès lors la toile des vies qui tient dans ses fils tous les organismes vivants, se resserre de plus en plus, et l'interdépendance de toutes les créatures vivantes augmente dans chaque partie du monde; une interdépendance vitale qui, aujourd'hui, est plus extensive et plus intime qu'elle ne l'a jamais été au cours du long processus historique. » (idem, 253). Ainsi « le prix du caoutchouc sur le marché de Londres peut profondément affecter la vie des natifs en Afrique Centrale et celle enfouie sur les rives de l'Amazone. (...) [Et] une grève à Shanghai, à Bombai ou à San Francisco peut se répercuter sur toutes les autres villes situées le long de l'autoroute mondiale maritime. » (Park, vol. 3, 328). L'anthonome du cotonnier, lorsqu'il surgit, peut chambouler les rapports de force de tout un continent. Et l'arrivée d'un artefact perfectionné, l'automobile, le bateau à vapeur ou la locomotive, peut défoncer les repères au sol, libérer des forces créatives et inaugurer une période d'effervescence et de changements. Il existe donc une

solidarité *indifférente et amoral*e qui s'étend sur le globe entier: « Un système relationnel (...) se répand, une forme d'association qui est probablement plus intime et personnelle entre voisins et plus impersonnel et moins intime entre ceux qui sont totalement inconscients de leur interdépendance biotique ou économique ou ceux qui ne le savent que de manière médiatisée ou reléguée. » (idem, 59).

La volonté d'exister

Dans les villes, il faut dès lors attacher une attention particulière aux *techniques* car ce sont elles qui resserrent et redéfinissent sans cesse les liens d'interdépendance: selon Park, la voiture et l'avion sont les traceurs de liens renouvelés entre les hommes, les terres et autres vivants; la radio, le cinéma, le téléphone, le télégraphe et le phonographe définissent la réciprocité socio-psychologique dans et entre les villes; l'horloge et l'horaire mettent en mesure un concert d'actions de plus en plus dense;... Mais si l'écologie urbaine que prône Park à la fin de sa vie peut nous aider à ouvrir des voies légèrement décalées dans la recherche et l'action urbaine, si l'écologie de Park peut faire écho aux actions des Young Lords New Yorkais, c'est parce qu'elle (1) est une science de la maisonnée ou de la niche, (2) met en avant « la volonté d'exister » (*struggle for mere existence*) (Park vol 2, 262) comme premier moteur et droit de la vie citadine.

La science de la maisonnée est celle qui sait que lorsqu'on dérobe l'homme de son enveloppe, de ses habitudes, familiarités et autres choses « populaires », y compris toutes les associations qu'elles tissent, alors « c'est comme si tout ce qui rend le départ de chez « soi » [*leaving home*] si difficile avait disparu » (Park, vol 3, 320). L'homme doit donc être étendu à son « *oikos* », aux relations qui le tiennent dans la toile des vies, au biotope qui l'enveloppe. Le biotope du quartier Porto Ricain, ce sont les « *nervousbreakdown streets* », rues à dépression, dont parle Pedro Pietri; ce sont les souris qui vivent « *like millionaires* »; c'est la puanteur des poubelles qui envahit l'atmosphère. L'*oikos* du citadin comprend toutes ces choses dans lesquelles chaque vie singulière – Juan, Miguel, Milagros, Olga, Manuel – se déploie ou s'achève. Et c'est là – aux carrefours de la vie et de la mort, des corps et de leurs potentialités – que nous touchons peut-être ce qui différencie le plus l'écologie que prône Park à la fin de sa vie de celle plus communément attribuée à l'Ecole de Chicago: *la volonté d'exister*.

« La première et la plus fondamentale est la liberté nécessaire à l'existence de chaque forme de vie dès qu'elle dépasse le stade végétal, la liberté de se mouvoir, de bouger, d'explorer et de voir le monde » (idem, 338). Vagabonds, voyageurs, autostoppeurs, touristes, campeurs et tous les hommes qui migrent sont les porteurs modernes de cette liberté. Ensuite, selon

Park, l'homme ou le citoyen veut une « place » dans le monde, il recherche la sécurité certes mais aussi la reconnaissance, une niche dont les fils lui permettent d'exister en tant que personne sociale. Et au-delà de tout, l'homme veut et a le droit à l'« expression de soi » (*self-expression*) qu'on peut comprendre comme un droit de s'exprimer mais aussi comme un droit de se déployer et de construire ses capacités et ambitions (exprimer un « soi »), un droit de devenir un être « vivant » digne de ce nom. Selon Park, le cinéma, la littérature, l'effervescence intellectuelle mais aussi les autobiographies, histoires vraies ou récits de voyages auxquels s'adonnent tant d'Américains sont peut-être le signe d'une révolte des « masses », révolte composée d'autant de singularités qu'il y a de vies, d'autant de horizons qu'il y a de récits.

« *La société moderne est celle des émancipés.* » (idem, 338). Après la révolution française, celle des Américains et puis des Russes, « [d'autres] peuples du monde sont conscients de leur esclavage et se rebellent » (idem, 337-338). Dans l'avènement d'une nouvelle modernité, c'est peut-être la liberté de se mouvoir et celle d'exister qu'il faut faire valoir, un droit à la vie qui s'étend à l'*oikos*.

Quand le coyote et le puma obligent à penser la « zoöpolis »

Los Angeles, ville à penser, ville qui fait penser, que les académiques étudient parce qu'elle défie les catégories communes de « la » ville, parce qu'elle annonce les temps nouveaux et permettra, pour ces deux raisons, de déceler des avers différents dans les autres villes à condition, évidemment, que des nouveaux mots et concepts soient inventés pour dire Los Angeles. On peut qualifier ainsi l'ambition proclamée d'une

école composée de géographes et d'historiens qui se réunit pour la première fois en 1986. Des recherches menées depuis lors se dégagent une approche de « synchronicité totale » (Keil, 1998, 7), une ville composée de fragments et liens hétérogènes que le chercheur recoud en une entité à l'aide d'un fil rouge toujours différent, chaque étude empirique déployant ainsi une nouvelle perspective sur Los Angeles sans jamais la vider de son contenu. Rien qui compose la ville ne peut être exclu a priori, même pas ce que la pensée moderne ou les sciences sociales y avaient éliminé : le climat, le bâti, les animaux... Émerge alors *Los Angeles, ville biotope*³. Une théorie urbaine trans-espèces

■ Les recherches urbaines sur le biotope sont : 1995, Jennifer Wolch & Jacques Emel, « Bringing the animals back in » *Environment and Planning D* 13, 632; 1996, James Proctor & Stephanie Pincetl, « Nature and the reproduction of endangered space », *Environment and Planning D* 14, 683-708; 1998, Mike Davis, *Ecology of Fear: Los Angeles and the Imagination of Disaster* (1999, New York: Vintage Books); 1998, Jennifer Wolch & Jody Emel (voir Œuvres citées); 2002, Jennifer Wolch & Stephanie Pincetl & Laura Pulido (voir Œuvres citées)

est revendiquée par les académiques, pour la plupart des femmes, et la « zoöpolis » est inaugurée, notion qui signifie la toile d'apparentés (*kinships*) et de différences dans laquelle sont inéluctablement situés les hommes et autres animaux vivants d'une ville (Wolch & Emel, 1998, 122). La zoöpolis est en partie l'œuvre de la ville « à penser », de la liberté et expérimentation conceptuelles qui caractérisent l'école de Los Angeles, mais elle est aussi et surtout suscitée par les « faits divers » et « actualités » de la ville.

26 août 1981, dans un jardin coyote tue petite fille. Est début de saga « coyotes ». Attaques (non fatales) se poursuivent, présence coyotes s'intensifie à L.A., surtout avec sécheresse 1987-1992. Coyotes s'adaptent et vivent dorénavant de la chaîne alimentaire suburbaine des « chiens-chats-et-déchets » (*pet-and-garbage ecology of the suburbs*).

1986, puma défigure fille 5 ans puis autre attaque garçon 6 ans. 1992, puma blesse homme 9 ans. 1993, puma chasse dans camping. 1994, pumas attaquent (tuent) *homo sapiens* 6 ans, 40 ans, 10 ans, 56 ans et deux couples d'adultes (un doigt en moins). 1995, puma chasse homme à vélo 1m95. Pumas semblent changer de point de vue, intégrant homme et périphérie urbaine dans leur territoire.

Il y a aussi le hibou (*spotted owl*) qui nécessite pour vivre un territoire circulaire et des couloirs de passage à travers les tissus urbains ; l'ours noir dont un spécimen a été découvert se baignant dans un jacuzzi en plein air ; les cervidés qu'on rencontre également dans les « oasis » (perception coyote) suburbains ; les aigles (*golden eagles*) dont les territoires sont envahis et détruits par le « développement » immobilier californien ; les abeilles africaines, introduites au Brésil par un généticien en 1956, dont le mouvement vers le nord ne peut être arrêté ; ...⁴

■ En ce qui concerne le coyote : Davis, *Ecology of Fear* (Vintage 1999) pp. 237-240, 246, 248-249, 268-271 et Wolch & Pincetl & Pulido (2002). Pour une analyse du puma en relation au tissu urbain : Davis (idem) pp. 199-208, 228-249 et l'article d'Andrea Gullo & Unna Lassiter & Jennifer Wolch « The Cougar's Tale » in Wolch & Emel (1998), pp. 139-161. Pour une analyse des hiboux et la question territoriale : Proctor & Pincetl (1996); Proctor, « The Spotted Owl and the Contested Moral Landscape of the Pacific Northwest » in Wolch & Emel (1998) pp. 191-217; Wolch & Pincetl & Pulido (2002) (ibidem). Pour l'ours noir et son comportement « déviant » : Davis (idem) pp. 241, 246-247; Wolch & Pincetl & Pulido (2002) p. 392. Pour les enjeux posés par une politique des aigles : Suzanne Michel « Golden Eagles and the Environmental Politics of Care » in Wolch & Emel (1998) pp. 162-189; Wolch & Pincetl & Pulido (2002). A propos des cervidés : Davis (idem) pp. 204, 206, 233-234, 240; Wolch & Emel (1998) pp. 75-76. Et finalement à propos des abeilles : Davis (idem) pp. 260-267.

Ces animaux, qui transgressent les démarcations et rôles qu'on avait prévus pour eux, mettent tous en échec la planification urbaine dont les chercheurs découvrent dès lors le caractère catégoriel, fragmenté et décousu d'une part, et l'incapacité, d'autre part, à faire valoir les interrelations et interdépendances des écosystèmes ou à aménager des cycles de vie superposés. Une *terre* « privée » n'est pas une simple propriété mais plutôt un bout d'écosystème qu'on « prive » ou dont on nie la densité d'usages, de traversées et d'occupations. Ce n'est qu'au prix d'une telle cécité et rigidité que l'urbanisme actuel peut découper et affecter les terres à des fonctions (humaines). Et, deuxième composante des plans d'urbanisme, une *frontière* n'est pas une simple ligne de démarcation mais une terre hybride ayant sa propre consistance et économie. En l'occurrence l'interface de plus en plus immédiate entre Los Angeles et les montagnes ou déserts (d'ailleurs une des plus longues interfaces « ville/terres sauvages » dans le monde après celles des villes tropicales) est une terre limitrophe et mixte (*borderland*) où se joue la coexistence renouvelée entre puma, coyote, citadin, ours, etc. Aux chercheurs il ne reste plus qu'à annoncer : « *Notre projet politique est la création de différentes formes d'espaces partagés.* » (Wolch & Emel, 1998, xii).

Ni hommes, ni animaux, les vies urbaines

Mais afin que le partage puisse avoir lieu, il ne suffit pas de proclamer la coexistence ou même d'éduquer et dresser les hommes et animaux pour accorder leurs points de vue territoriaux, encore faut-il que les définitions que les hommes donnent d'eux-mêmes et des animaux abandonnent l'anthropocentrisme. Les chercheurs de Los Angeles proposent une perspective « biocentrique » (Wolch & Pincetl & Pulido, 2002, 391) c'est-à-dire axée sur *les vies* plutôt que l'homme. A la question qui fonde notre supériorité – les animaux peuvent-ils faire ce que font les hommes? – elles rajoutent d'un geste simple mais efficace l'interrogation inverse « *et puis, les hommes peuvent-ils faire ce que font les animaux?* » (Wolch & Emel, 1998, 121). Ainsi elles abolissent la boîte noire de « la nature » extérieure à l'homme et à la ville, en font sortir des êtres singuliers capables d'intelligence, de sensibilité et d'intentionnalité, rajoutent des présences, corps et points de vue au malstrom de la vie urbaine, et habillent tout organisme et particule, hommes y compris, d'une part de nature qui, dès lors, devient synonyme d'« ubiquité » (idem, 386). En d'autres mots, à la *dichotomie* opposant les hommes aux animaux, interdisant d'ailleurs toute porosité entre liberté humaine et nécessité animale ou tout partage d'attributs communs, succède un *éventail* de différences et de similitudes.

La zoöpolis érode ainsi un des fondements sur lequel, et au nom duquel, tant de dominations, de violences et de colonisations ont été perpétrées : le sujet unitaire, unique, homme moderne et occidental, « déshumanisant » ce qui ne lui correspond pas. Construire une politique radicalement « inclusive » nécessite qu'on décentre l'homme en faveur d'une hétérogénéité d'existences et qu'on cesse de déshumaniser pour apprendre à re-biotiser, les hommes notamment. « *C'est sur le corps des animaux que s'inscrivent aujourd'hui les luttes à propos de ce qui est humain, de ce qui est saisi dans l'agencement humain, de ce qui est et sera possible.* » (idem, 19).

Des hommes, la zoöpolis fait redécouvrir la fragilité de l'existence et le caractère relationnel de la subsistance. Elle sort de l'ombre les dépendances des hommes entre eux et au reste du monde, elle retisse une toile là où la modernité avait créé un piédestal solitaire et violent. « *Dans l'apparente maîtrise de la nature urbaine, nous semblons protégés de tous les dangers naturels mais nous y perdons une capacité d'étonnement et d'interrogation vis-à-vis des non humains. La perte du risque, de l'humilité et de la dignité que celui-ci entraîne, donne à croire que la survie de jour en jour est pure banalité. Cette croyance est profondément néfaste aux relations à l'environnement et aux relations entre classes, entre genres, entre le Nord et le Sud.* » (idem, 123-124). Plutôt que d'affaiblir le citadin, la symétrie de la zoöpolis est telle qu'elle l'*émancipe*, lui permettant de s'associer aux non humains et de revendiquer une justice plus inclusive et dès lors plus exigeante. Voici quelques slogans, paraphrases extraites des recherches sur la zoöpolis :

Comme des animaux, nous souffrons de la pollution urbaine
et de la dégradation d'habitats!

Non pas parce que je suis pauvre, ni parce que je suis Noir,
mais parce que je suis un corps humain, je souffre de la dégradation
de ce qui m'entoure. Même cela ne m'est pas accordé,
l'existence en tant que corps...

Un animal dans l'Amérique de l'Ouest a plus de droits
que moi car il a accès à l'eau.

La radicalité de la zoöpolis tient aux quelques mots « *like* » ou « *as* », « comme » l'animal ou « en tant que » corps. Le citadin étend sa capacité à revendiquer l'injustice ou le mal perpétré dans son *oikos*, dans l'enveloppe qui en partie le compose. Mais la zoöpolis contient aussi une radicalité qui fait déjà histoire dans les luttes sociales américaines : cette

■ Bibliographie

Gandy, M., 2002, *Concrete and Clay – Reworking Nature in New York City*, Cambridge, Mass. & London: MIT Press.

Keil, R., *Los Angeles – Globalization, Urbanization and Social Struggles*, Chichester: John Wiley & Sons.

Park, R., 1950 (vol. 1), 1952 (vol. 2), 1955 (vol. 3), *The Collected Papers of Robert Ezra Park*, Glencoe, Illinois: The Free Press.

Jennifer Wolch & Jody Emel (ed.), 1998, *Animal Geographies Place, Politics and Identity in the Nature-Culture Borderlands* London & New York: Verso.

Wolch, J., Pincetl, S., et Pulido, L., 2002, «Urban Nature and the Nature of Urbanism» in: Dear & Dishman (ed), *From Chicago to L.A. : Making Sense of Urban Theory*, Thousands Oaks & London & New Delhi: Sage Publications, pp. 369-402.

■ Lutttes qui débutent dans les années 70 et dont certains auteurs retracent les origines dans les contestations les plus radicales de la «civil rights movement» notamment dans celles des Young Lords.

■ Cet article est le point de vue d'un chercheur sur les possibilités qu'offrent les «urban studies». Les deux aventures, Chicago et Los Angeles, m'étaient nécessaires pour dire ce dont les Young Lords m'avaient donné une intuition: il est fécond de penser la ville comme lieu de vie et de mort ou comme un biotope dont nous pouvons exiger qu'elle permette à nos corps et à nos potentialités, à nos «soi» comme dit Park, de se déployer.

radicalité consiste à retourner en accusations des associations discriminatoires d'attributs, le plus souvent entre vermines, pauvres, noirs, immigrés, saletés, odeurs, ghettos, etc. Les luttes de «la justice environnementale»⁵ au lieu de se détourner, se saisissent des vermines, odeurs et saletés pour démontrer que les quartiers des pauvres sont souvent le dépotoir des villes et états américains, que ceux-ci y tolèrent volontiers la pollution, la maladie et la vermine et vont jusqu'à installer leurs infrastructures nocives à proximité ou dans ces quartiers. La troisième et dernière forme de radicalité qui nous est proposée par la zoöpolis est *l'identification* possible aux marginaux, ainsi qu'en témoigne une géographe «écoféministe»: «*En tant que jeune fille blanche de la classe ouvrière, je ne pouvais m'identifier au héros du Western, au rancher ou à mon voisin chasseur. Je m'identifiais au loup, au bétail, aux Indiens [Native Americans], et autres marginaux [Outsiders]. (...) C'est peut-être pour cela que je suis devenue une environmentaliste radicale (...)*» (idem, 111-112)

Mode d'existence ? Mode de revendication ?

Le titre de cet article veut dès le départ attirer l'attention sur la portée politique que peut avoir l'écologie urbaine en tant que façon de concevoir et d'étudier nos vies citadines. Mais ce n'est que dans les derniers paragraphes qu'on voit apparaître les slogans et qu'on renoue les liens avec l'homme qui pointe du doigt la poubelle au début. Aurait-on pu passer des Young Lords à Los Angeles sans faire le détour par Chicago ? Peut-être mais alors on n'aurait pas eu la possibilité de penser une volonté d'exister comme premier moteur de l'agencement urbain, ni de découvrir le droit premier à bouger et à tisser des liens. Et serait passé inaperçu le caractère particulièrement non moraliste de la voie «biotique» fondant

une solidarité de fait et inéluctable, ou la fécondité de penser l'écologie comme une science de la maisonnée. Aurait-on pu se passer de la zoöpolis alors ? Difficilement car la toile des vies que propose Los Angeles est beaucoup plus aboutie que celle de la fin des années 30 dans la mesure où elle crée un plan symétrique, se défait de l'anthropocentrisme et ouvre ainsi les possibilités de revendications, surprenantes certes mais loin d'être insensées⁶.

L'École de Los Angeles est peu connue dans la recherche urbaine francophone. Excepté City of Quartz de Mike Davis (traduit par La Découverte en 1996, six ans après son apparition aux États-Unis), aucun des ouvrages qui tissent sa trame de recherche n'a été traduit en français. Pourtant ceux-ci sont nombreux: Dear & Wolch (1987) *Landscape of Despair*; Scott (1988) *Metropolis*; Soja (1989) *Postmodern geographies*; Sorkin (1992) *Variations on a Theme Park*; Gooding-Williams (1993) *Reading Rodney King*; Jencks (1993) *Heteropolis*; Scott (1993) *Technopolis*; Soja (1996) *Thirdspace*; Keil (1998) *Los Angeles*; Davis (2000) *Magical Urbanism*; Dear (2000) *The postmodern urban condition*; Dear (2002), *The spaces of postmodernity*; et j'en passe encore... La réputation de certains ouvrages a traversé l'Atlantique mais peu de chercheurs savent que ses auteurs se proclament comme faisant partie, ou en tous cas comme contribuant, explicitement à une «École de Los Angeles». En 1986 plusieurs chercheurs, pour la plupart des géographes des universités de la Californie, se réunissent

autour de questions suivantes: à l'instar de l'École de Chicago, de Manchester ou de Francfort et vu les travaux entrepris par les chercheurs, ceux-ci font-ils «école» et quel est leur apport aux «urban studies» aujourd'hui? La même année, un numéro de *Environment and Planning D: Society and Space* est consacré à «l'École»: on y trouve des contributions de Soja, Scott, Wolch et Dear mais aussi des Storper et de Christopherson, deux auteurs dont les travaux ont suscité les questions autour de l'École en première instance. Pour une description des premières réunions et ambitions de l'École de Los Angeles, voir l'article de Mike Davis «Home owners and homeboys: urban restructuring in Los Angeles» paru dans *Enclitic* en 1989 et l'article de Roger Keil «Urban Future Revisited» paru dans *Strategies* un plus tard. Les années 90 vont voir se multiplier les ouvrages collectifs dans lesquels Los Angeles est présentée comme une ville à penser, dont la restructuration économique et sociale oblige les chercheurs à transformer les préceptes des «urban studies». Voir

pour cela: Cenzatti (1993) *Los Angeles and the L.A. School: Postmodernism and Urban Studies*; Dear & Shockman & Hise (1996) *Rethinking Los Angeles*; Soja & Scott (1996) *The City: Los Angeles and Urban Theory at the end of the Twentieth Century*; Dear & Dishman (2002) *From Chicago to Los Angeles Making Sense of Urban Theory*. Des descriptions et définitions de l'École de Los Angeles sont également données dans: Waldinger & Bozorgmehr (1996) *Ethnic Los Angeles*; Keil (1998) *Los Angeles* (préface et pp. 5-8); Dear & Leclerc (1999) *La vida latina en L.A.* Los Angeles a toujours fait figure d'exception ouvrant dès lors des possibilités nouvelles pour penser la ville: voir notamment Mc William (1946) *Southern California an Island on the Land*; Fogelson (1967) *The Fragmented Metropolis*; Banham (1971) *Los Angeles the Architecture of Four Ecologies*; Garreau (1991) *Edge Cities* ou même en France, Jean-Luc Nancy (1993) «La ville au loin» dans *Le sens du monde*. Mais il fallait peut-être la conjonction d'une restructuration postfordiste de la ville et de l'avènement des théories et critiques

postmodernes pour que les chercheurs de Los Angeles voient dans la ville une opportunité plus générale pour réfléchir d'autres avènements dans les villes, pour penser les écueils à éviter, et pour ébaucher un nouveau paradigme à inventer.

Dans ma description de l'Écologie de Los Angeles, j'ai voulu mettre l'accent sur la «ville à penser» qu'est Los Angeles au yeux des chercheurs – idée qu'on retrouve dans tous les textes qui tentent de

faire un bilan sur les recherches à Los Angeles ou qui veulent proclamer l'École de Los Angeles (voir ci-dessus) – mais j'ai aussi voulu attirer l'attention sur le caractère immanent des descriptions empiriques faites par l'École de Los Angeles. C'est-à-dire ces descriptions enfile un fait après l'autre dans une causalité qui se distribue à travers tous les éléments urbains évoqués. Roger Keil (1998, voir ci-dessus) parle pour sa part de synchronicité totale et en critique même une dérive un

peu totalitaire: « Authors like Michael Dear and Edward Soja have deconstructed Los Angeles into a fragmented pattern of places and temporalities in a way that suggests the existences of a total (itarian) synchronicity. This synchronicity is presented as the future of "the city" incarnated in Los Angeles. » (Keil, 1998, 6-7). Mais en termes de méthode de description, la synchronicité est un des éléments les plus intéressants peut-être de l'École de Chicago.

■ L'École de Chicago.

Les trois exemples sur les saisonniers, les gangsters et les quartiers sont tirés des monographies les plus célèbres de l'EC: Nels Anderson (1923), *The Hobo: the Sociology of the Homeless Man*; Frederic Thrasher (1926), *The Gang: a Study of 1,313 gangs in Chicago*; Harvey Zorbaugh (1929), *The Gold Coast and the Slum: a sociological study of Chicago's Near North Side*. Tous publiés par les presses de l'Université de Chicago et respectivement republiés en 1961, 1963, 1976. Une traduction française du *Hobo* apparaît en 1993 chez Nathan, Paris.

L'EC est parfois appelée la « première » école parce qu'elle est suivie d'une deuxième génération de sociologues plus célèbres tels Howard Becker, Erving Goffman et Everett Hughes. On

pourrait alors aussi rajouter la génération qui la précède: William Thomas, Albion Small, Florian Znaniecki. Mais en sociologie urbaine, l'EC est bien celle de l'entre-deux-guerres. Aux livres précités, il faudrait rajouter: Park & Burgess (1921) *Introduction to the Science of Sociology*; Park & Burgess & McKenzie (1925) *The City*; Wirth (1928) *The Ghetto* (trad. 1980, Grenoble, Champ Urbain); McKenzie (1933) *The Metropolitan Community*. Et la publication des travaux de Burgess (1974), de Park (1950-1955), de McKenzie (1968) et de Wirth (1964). En France, l'EC a intéressé Halbwachs (article 1932 in: Grafmeyer & Joseph, 1979) et plus tard Chombard de Lauwe qui s'inspire de l'EC pour Paris et l'agglomération parisienne (1952). Des aperçus de l'EC sont donnés dans:

Remy & Voyé (1974) *La ville et l'urbanisation* pp. 156-192; Bertaux (1976) *Histoires de vie et récits de pratiques* Hannerz (trad. 1983), *Explorer la ville* pp. 7-16, 36-83; Peneff (1990) *La méthode biographique* pp. 35-69; Grafmeyer (1994), *Sociologie urbaine* Fijalkow (2002) *Sociologie de la ville* pp. 44-52; Rea & Tripiet (2003) *Sociologie de l'immigration*. Les livres entièrement consacrés à l'EC sont: Grafmeyer & Joseph (1979) *L'École de Chicago*; Naissance de l'écologie urbaine les actes du colloque École de Chicago hier et aujourd'hui (1998, Université de Versailles-Saint-Quentin-en-Yvelines); Chapoulie (2001), *La tradition sociologique de Chicago 1892-1961*. Pour une critique virulente de l'EC, voir Castells, *La question urbaine* pp. 104-116, 152-169.

Gilles Sénécal

Nature métropolitaine: une écologie sous tension

La métropole est désormais l'espace de référence pour penser l'urbain, la périphérie prend une nouvelle dimension. La nature y prend des statuts différents selon que l'on pense en termes d'écologie végétale, d'architecture du paysage ou d'écologie du paysage.

La forme des métropoles est le reflet de la tension permanente entre le développement urbain et le maintien d'une nature de proximité. Une telle affirmation ne pêche pas par son originalité tant il existe toute une littérature affectée à discuter du phénomène d'urbanisation et de la perte des espaces naturels, verts ou agricoles. De Lewis Mumford à Peter Calthorpe, le problème de l'étalement urbain est évoqué pour indiquer que cette perte de nature tiendrait autant des forces économiques et sociales qui supportent le mouvement d'urbanisation que d'une sorte de déficit de planification urbaine et régionale. Une pléthore d'auteurs oppose alors la ville verticale, appropriée et vécue, encore au contact de la nature et des milieux ruraux et agricoles, à une ville moderne fonctionnelle, horizontale et en constante expansion, dont l'effet premier est l'érosion des liens sociaux et la perte du contact avec la nature. Ainsi s'exprime le regret d'une nature perdue et, du même souffle, de la fin des communautés.

Il s'agit donc de clarifier le débat sur la forme urbaine et la place de la nature.